

Le scaphandre et le papillon

Carpe diem

Le scaphandre et le papillon, France / États-Unis, 2007, 112
minutes

Number 252, January–February 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/58957ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2008). Review of [Le scaphandre et le papillon : *Carpe diem* / *Le scaphandre et le papillon*, France / États-Unis, 2007, 112 minutes]. *Séquences*, (252), 49–49.

LE SCAPHANDRE ET LE PAPILLON

Carpe diem

À sa sortie en France, le troisième long métrage du peintre-réalisateur américain Julian Schnabel, *Le Scaphandre et le papillon*, n'a pas eu le succès tant attendu. Même auréolé du Prix de la mise en scène lors du dernier Festival de Cannes, le film n'a pas profité en salle de la récompense cannoise. Paradoxalement, le livre éponyme de Jean-Dominique Bauby, dont est inspirée l'histoire, était devenu en librairie un véritable best-seller. Pourquoi un tel désaveu ? Mystère, car ce film poignant est une totale réussite.

ISMAËL HOUDASSINE

Le *Scaphandre et le papillon* est un véritable cauchemar. Un homme, un Parisien BCBG qui croque dans la vie à pleines dents, se voit soudainement paralysé à la suite d'un grave accident. Pas entièrement paralysé. En fait, seuls ses muscles des paupières fonctionnent. Aucun mouvement n'est plus possible si ce n'est ce petit clignement de l'œil. Pourtant, cette situation va s'avérer la dernière bouée de sauvetage à laquelle va tenter de s'accrocher Jean-Dominique Bauby (déchirant Mathieu Amalric) afin de se garder connecté au monde qui l'entoure. La communication va naître de cette fatalité et sera l'occasion, pour cet homme atteint du *locked-in syndrome* ou syndrome de verrouillage, d'écrire en 1997 un livre-témoignage.

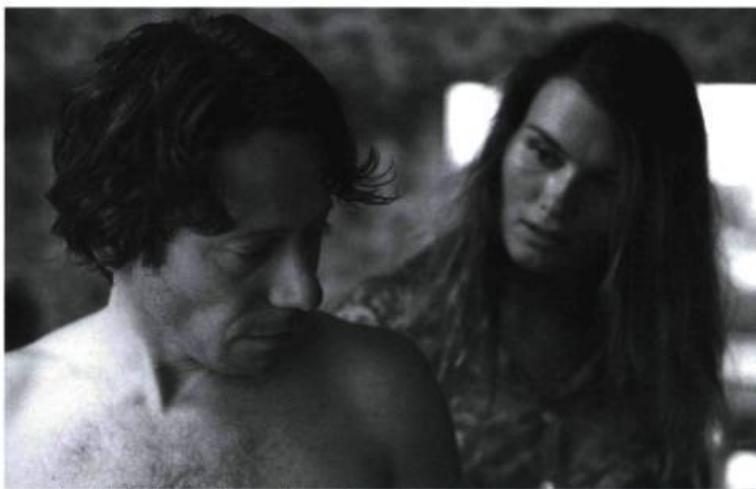
Accueilli à son réveil par un personnel médical attentionné, Jean-Dominique Bauby va apprendre à communiquer. L'infirmière Henriette Durant (persuasive Marie-Josée Croze) lui propose alors d'essayer une nouvelle technique de transmission de la parole. Le procédé est simple : lorsqu'Henriette récite l'alphabet, Jean-Dominique l'avise par un clignement de l'œil qu'elle est arrivée à la lettre désirée. Même si le processus s'avère un long travail d'écoute et de patience, les battements de ses paupières deviennent progressivement des mots, des phrases, et finalement un livre.

Le film se construit en deux parties : la première, particulièrement angoissante, dévoile le réveil du patient avec en voix-off son monologue intérieur. Jean-Dominique découvre la réalité de la douleur médicale, le diagnostic accablant, les espoirs fragiles et surtout le pouvoir sans limites de l'imagination. De son aveu même, c'est la seule chose, avec le battement de ses paupières, qui fonctionne normalement. La seconde partie s'ouvre sur l'environnement et l'entourage de Jean-Dominique Bauby. Dans son rôle d'épouse et de mère, Emmanuelle Seigner est saisissante de beauté. Marie-Josée Croze en infirmière dévouée est convaincante. On a affaire à de grandes actrices.

Le Scaphandre et le papillon n'est pas un film sur l'apitoiement. Non, pour Schnabel, Jean-Dominique Bauby est un véritable héros. Sa terrible condition lui donne l'opportunité de devenir un créateur et par conséquent un artiste. En extrapolant, le long métrage interpelle. En nous laissant comme témoignage un livre de 130 pages écrit dans des conditions étonnantes — il mourra dix jours après sa publication —, Jean-Dominique Bauby réussit à se libérer. Le propos philosophique est ravivé avec l'adaptation de Julian Schnabel.

On comprend pourquoi le réalisateur a vu l'incroyable force d'une œuvre comme *Le Scaphandre et le papillon*. Julian Schnabel n'en est pas à sa première adaptation d'un récit autobiographique. Il aime les histoires vraies, celles qui

nous remuent. En 1996, il réalise *Basquiat* sur la vie mouvementée de l'artiste underground new-yorkais. Un film où il est déjà question de succès, de souffrances et d'une mort tragique. En 2000, il récidive avec *Before the Night Falls*, film sur l'existence dramatique de l'écrivain cubain Reinaldo Arenas. Une œuvre vibrante, dure et qui ne cesse de nous habiter depuis.



Un patchwork d'images, de rêves, de souvenirs

Le Scaphandre et le papillon suit la logique propre aux deux films précédents du New-Yorkais. Visiblement, Schnabel n'est pas un cinéaste comme les autres. Il va plus loin dans l'expérience cinématographique. Pour lui, le spectateur doit se transformer en Jean-Dominique Bauby. À l'aide d'une caméra subjective, il permet ainsi de se mettre dans la peau du malheureux. Et dans sa tête. Car Schnabel illustre le foisonnement intérieur de Bauby, traque son désespoir et ses fantasmes. Comme un *patchwork* d'images, de rêves, de souvenirs. Le réalisateur confond et déstabilise, provoque le mouvement, alors que le rendu aurait pu être statique et ennuyeux. Voilà tout le génie de la mise en scène du cinéaste.

Le dernier long métrage de Julian Schnabel oscille entre humour noir et tristesse absolue, sans jamais tomber dans un discours moralisateur. L'absurdité de la vie énoncée en filigrane tout au long de l'œuvre donne une teneur *schopenhauerienne* à l'ensemble. C'est peut-être pour cette raison que le film n'a pas eu en salle le succès escompté. Avoir à subir une telle angoisse existentielle une seconde fois, après le livre, en aura certainement rebuté plus d'un.

■ France / États-Unis, 2007, 112 minutes — **Réal.** : Julian Schnabel — **Scén.** : Jean-Dominique Bauby, Ronald Harwood — **Images** : Janusz Kaminski — **Cost.** : Olivier Bériot — **Musique** : Paul Cantelon — **Int.** : Mathieu Amalric (Jean-Dominique Bauby), Emmanuelle Seigner (Céline), Marie-Josée Croze (Henriette), Anne Consigny (Claude), Max von Sydow (Papinou) — **Prod.** : Kathleen Kennedy, Jon Kilik — **Dist.** : Alliance.